SUPPLEMENT AU NUMERO 38

LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les quinze jours

SOMMAIRE

La Lutte pour l'Existence et l'Association pour la Lutte. **De Lanessan.**
Colonisation. **Georges Darien.**
L'Esclave Vindex. **Louis Veuillot.**
Le Vieux a qui on a volé ses Filles. **H. France.**
Scènes de la vie des ouvrières de Londres. **Besant.**
Le Vieillard et l'Ane. **La Fontaine.**
Mélanges et Documents.

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

et

L'Association pour la Lutte [1]

IV

La lutte pour l'existence et « l'association pour la lutte » dans l'espèce humaine.

Tandis que cette division se produisait, deux autres castes se formaient lentement : celle des prêtres et celle des industriels et des commerçants, la première représentée d'abord par les individus les plus intelligents de la société, par ceux qui faisaient faire à la science ses premiers pas, l'autre par les individus doués d'une habileté spéciale dans toutes les questions de commerce, d'industrie, d'agriculture, etc.

Chacune de ces deux catégories d'individus se comporta comme la caste aristocratique dont j'ai parlé tout à l'heure, c'est-à-dire qu'elle se constitua en familles fermées, dans lesquelles l'hérédité perpétuait des qualités spéciales et supérieures à celle de la masse des individus de la société, dont la misère, l'abjection et l'ignorance étaient soigneusement maintenues.

Les castes supérieures contractaient bien entre elles de certaines alliances intéressées ; mais elles restaient cependant autonomes dans une très large mesure. Entre elles étaient partagés, par suite d'une sorte d'entente tacite, tous les pouvoirs de la société.

Dès cet instant, l'antagonisme entre les intérêts familiaux et les intérêts sociaux se montre avec une grande netteté. Les familles des trois castes dominatrices sont volontairement limitées dans le nombre de leurs membres, afin que ce nombre reste proportionné aux richesses de chacun ou aux fonctions lucratives qu'ils peuvent exercer. D'où obstacle à l'extension de la société.

Tandis que les classes dominantes, transformées en véritables races, mieux douées que les autres, limitent le nombre de leurs membres, la race dominée, qui ne voit aucun intérêt direct à restreindre sa multiplication, puisqu'elle ne possède rien, s'accroît avec une rapidité telle, que le nombre de ses membres étant toujours bien supérieur à celui qui serait nécessaire pour accomplir le travail payé par les autres classes, chaque individu ne peut avoir en partage qu'une quantité de nourriture insuffisante à son entretien et doit accomplir une somme de travail supérieure à ses forces. C'est le prolétariat avec toute son horreur et le prolétariat entretenu par lui-même dans la misère, l'ignorance et le servilisme, qui constituent son seul héritage social, sa seule propriété individuelle et familiale.

La conséquence de ces faits frappe sans doute vos esprits avant même que je la formule. Les sociétés se trouvent limitées dans leur extension ; le développement intellectuel et physique des individus est entravé par mille obstacles. La race des dominés reste fatalement faible et inintelligente. La race aristocratique possède, il est vrai, en partage, la force et le courage ; mais elle reste ignorante à tel point qu'il y a quelques siècles à peine, dans notre patrie même, c'était une gloire pour un noble de ne savoir ni lire ni écrire. Quant aux prêtres, il ne faudrait pas croire qu'ils aient toujours représenté l'ignorance. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, ils ont, au contraire, représenté d'abord la science et l'intelligence, c'est-à-dire la véritable supériorité ; s'ils se montrent plus tard hostiles aux développements de la science, c'est seulement lorsque celle-ci veut étendre son empire en dehors de leurs propres domaines, c'est lorsqu'ils craignent de voir disparaître l'ignorance qui a toujours été le fondement de leur pouvoir.

Le développement de la puissance sacerdotale présente, au point de vue de la famille, ce fait singulier que, chez la plupart des peuples, les prêtres se sont montré hostiles à la famille et n'ont, par suite, pas constitué une race véritable comme l'aristocratie, mais une sorte de classe d'individus recrutés parmi les plus intelligents des diverses races. Il semble qu'ils aient poussé la protection jalouse de leur science jusqu'à ne vouloir pas former de familles dans lesquelles l'intelligence et l'amour de l'étude auraient pu se transmettre et par conséquent s'étendre à un nombre considérable d'individus.

Un autre fait a contribué puissamment à entraver le développement intellectuel des hommes et joue encore ce rôle dans nos sociétés modernes : je veux parler de l'autorité que l'homme a toujours tenu à exercer sur la femme.

A toutes les époques et chez tous les peuples, nous observons ce fait. Afin d'assurer son pouvoir et de satisfaire ainsi, dans une certaine mesure, le besoin de domination dont nous avons constaté l'existence chez tous les animaux, l'homme emploie divers moyens infaillibles : il condamne la femme à des travaux ou à un rôle qui l'affaiblit et à une ignorance qui diminue ses facultés intellectuelles. Dans les classes pauvres, il en fait trop souvent un souffre-douleur, tandis que dans les classes riches il la transforme en instrument de plaisir, atrophie le cerveau qui pense, et arrondit, en les engraissant, les formes qui excitent les désirs.

Notre société en est ainsi arrivée à cet épouvantable résultat qu'il existe entre le cerveau des Parisiennes et celui de leurs concitoyens mâles plus de différence qu'entre le cerveau d'une australienne et celui de son sauvage compagnon.

Cette étude naturelle de l'homme, envisagé dans ses sociétés, nous fait assister à un singulier spectacle. Par suite d'une application de son intelligence à la satisfaction non réfléchie de ses appétits individuels, l'homme a diminué dans une mesure considérable l'action de toutes les causes qui, chez les animaux, déterminent le progrès incessant des individus et des espèces.

Chez tous les animaux, la lutte pour l'existence entre les individus d'une même espèce entraîne la persistance des plus robustes et des plus intelligents ; chez l'homme, cette lutte a créé les rois, les nobles, les prêtres, les exploiteurs de toute sorte ; elle ralentit ou arrête par moments le développement de l'intelligence, supprime par la misère et par la guerre les individus les plus forts.

Chez tous les animaux, la lutte sexuelle amène le triomphe des plus beaux, des plus robustes et des plus intelligents ; chez les hommes, la femme se vend au plus riche, qui est souvent aussi le plus faible ou le plus sot. Enfin, l'asservissement et l'ignorance de la femme ont pour conséquence la procréation d'enfants moins intelligents et plus serviles qu'ils ne le seraient si les sexes n'étaient rapprochés, comme chez les animaux, que par l'attrait des qualités naturelles.

L'antagonisme entre la famille et la société, atténué dans ses effets chez les animaux, par un ensemble de conditions naturelles, se manifeste avec toutes ses fâcheuses conséquences dans les sociétés humaines, où elle perpétue l'ignorance, la misère et l'esclavage.

Enfin, l'association des individus, si utile à tous les animaux, a produit jusqu'à ce jour, parmi les hommes, bien des effets désastreux, les races fortes et dominatrices s'arrogeant seules l'usage des droits qu'elles interdisent aux classes dominées et s'associant pour opprimer ces dernières, tandis qu'elles les empêchent de se grouper et de s'unir pour la lutte.

Connaissant le mal, il est facile d'indiquer le remède. On peut le résumer en quelques mots : rendre à tout homme l'exercice plénier de tous ses droits ; prodiguer également à chacun l'instruction qui développe l'intelligence, arme suprême dans la lutte pour la vie ; supprimer la propriété familiale qui constitue l'obstacle le plus redoutable à la disparition des castes, par les altérations qu'elle apporte dans la lutte sexuelle ; donner à toutes les intelligences et à toutes les forces les moyens de se grouper en vue du bien-être et du progrès des individus et de l'espèce.

Tout cela ne pourra se produire que le jour

1 *La Lutte pour l'Existence et l'Association pour la lutte (Etude sur la doctrine de Darwin)*, par J.-L. de Lanessan. — Paris, Octave Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon.

où l'intelligence humaine aura suffisamment évolué pour être délivrée du respect qui fait courber son front devant les dieux et devant les hommes.

(*Fin*) LANESSAN.

COLONISATION *

.... J'éprouve un grand plaisir, vraiment, depuis que j'ai quitté la France, depuis que j'ai abandonné l'horrible existence de la caserne pour la vie plus supportable des camps, à aller et venir à droite et à gauche. Je me reprends peu à peu. Et, pendant mes heures de liberté, assez fréquentes, je ne manque pas un des spectacles, toujours attrayants pour un nouveau venu, que peut offrir une ville africaine.

Je ne me promène pas, du reste que dans les quartiers arabes, je vais aussi dans le quartier européen.

Il me plaît moins.

Je serais bien embarrassé de dire pourquoi, par exemple. Il n'y manque absolument rien, non pas de ce qu'on pourrait souhaiter, mais de ce qu'on trouve le plus communément en France : des cartes et des billards, des cafés et des caboulots. De grandes pancartes indiquent à chaque pas les prix — très raisonnables — des différentes boissons que des dames de nationalités variées, en jupons courts et en corsages échancrés, sont toujours prêtes à vous servir.

Les femmes, le jeu, l'alcool, voilà les trois produits de notre civilisation avec lesquels nous faisons honte aux indigènes de leurs mœurs grossières et sauvages. Ah! le progrès doit leur apparaître sous les plus riantes couleurs, à ces braves arabes ; ils se le représentent sous la forme des tonneaux de liqueurs que nous traînons derrière nos convois et à la queue de nos colonnes ; ils l'incarnent dans la personne d'un gouverneur militaire, d'un régime soldatesque qui fait peser sur eux son joug imbécile et lourd, et qui a pour complément indispensable la tourbe des juifs et des mercantis.

De jolis cocos, ceux-là ! Les commerçants de nos colonies, les hardis pionniers de la civilisation! L'écume de tous les peuples, bandits de toutes les nations, usuriers et voleurs, les épaules tuméfiées par l'application de ces vésicatoires qui sont des articles du Code, ayant tous une canne à polir — et quelle canne !

Pas très nombreux, mais bien brillant, l'élément européen. La plupart de ces gens-là ne font pas de fort belles affaires. Leur fonds acheté à crédit, ils se hâtent, avant l'échéance, d'en boire une partie et de manger l'autre. Ils finissent généralement par la faillite, si c'est faire faillite que de mettre un beau soir la clef sous la porte et de cingler la nuit vers de nouveaux rivages.

Quelques-uns cependant — des gens mariés(!) le plus souvent — se maintiennent à flot. Ce sont des ambitieux qui entretiennent des idées folles, qui caressent des chimères. Ils espèrent qu'après avoir, pendant un certain temps, servi des pompiers et des perroquets dans une salle d'où madame s'échappe quelquefois pour aller visiter l'arrière-boutique en compagnie d'habitués, ils pourront un jour se retirer dans quelque bon fromage où ils mangeront à leur faim, sans nul souci, en travaillant le moins possible. Leur rêve, c'est de lui coller un gros numéro, à ce fromage-là.

Pourquoi pas, après tout ? s'il n'y a de sots métiers que ceux qui ne rapportent rien, celui-ci est assurément l'un des plus intelligents qu'on puisse exercer en Afrique. D'ailleurs, ils ont devant les yeux l'exemple de certains de leurs confrères d'Algérie, d'anciens honnêtes gens qui sont redevenus de très braves gens depuis qu'ils ont les poches pleines, que les gendarmes saluent très bas, qui arrivent à se faire nommer maires d'un village ou d'une bourgade et qui marient facilement leurs filles — grosse dot, petite tache de famille — à des conseillers de préfecture. — On ne peut sérieusement, n'est-ce pas ? désespérer du redressement moral d'un peuple quand des apôtres comme ceux-là ont entrepris sa conversion. Le fait est que, si les prédicateurs enseignent consciencieusement la foi nouvelle, il se trouve des gentils qui, de leur côté, y mettent du leur, je ne parle pas bien entendu, de ces vieilles bêtes affaissées dans les ornières de la routine, encroutées au possible, qui ne comprennent pas quelle utilité il peut y avoir à tuer le ver tous les matins et à faire précéder chaque repas d'un ou de plusieurs verres d'extraits de vert-de-gris. Raisonner avec des animaux pareils, c'est perdre son temps, je parle d'une partie *de la jeune génération* qui commence à se laisser dessiller les yeux, à rejetter des doctrines surannées, à vouloir sérieusement rattraper le temps perdu. Ils n'y vont pas de main-morte, ceux-là! Ils chantent à plein gosier les louanges de l'alcoolisme. Il y a de ces gaillards qui n'ont pas leurs pareils pour couper la verte et qui distinguent à l'œil — oui, à l'œil — le vrai Pernod de l'imitation. Au billard, ils vous en rendent dix de trente et gagnent à tous les coups.

Quant aux enfants — aux mouchachous, — ils donnent les plus belles espérances. Ils vous disent : « ta sœur! » — en français — et vous taillent des basanes — en français. — On en trouve même qui commence par parler argot ; qui ne savent pas dire, pain — mais qui disent, du gringle ; — qui ignorent la viande, mais qui connaissent la bidoche; — voir même la barbaque. — Oh ! ils apprennent très facilement ; il paraît même qu'ils retiennent bien. Que voulez-vous de plus !

Georges DARIEN.

* *Biribi*, par Georges Darien, un volume in-8, chez Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

L'Esclave Vindex

PAR LOUIS VEUILLOT

Au Procureur de la République, à....

CITOYEN EX-CONSPIRATEUR,

Tu as vu souvent les deux statues qui se font face dans le jardin des Tuileries, devant le pavillon de l'Horloge. L'une, en bronze, représente l'esclave Vindex accroupi et aiguisant sa serpe, au moment où il surprend la conjuration des fils de Brutus ; l'autre, en marbre, représente Spartacus debout, croisant avec fureur ses bras, où l'on voit un reste de chaîne ; la main droite armée d'une épée. Du temps de Louis-Philippe, tu passais au pied de ces statues pour aller, de ta section des *Droits de l'Homme*, au bal de la *Femme affranchie*.

Le bronze est fort beau, Cet esclave, maigre, nerveux, robuste, écoute avec une expression maligne. Son visage déjà vieilli, son front chauve et ridé, montrent qu'il a eu le temps de souffrir. Physionomie intelligente, mais sans élévation ; je ne sais quoi de froid et de sauvage. S'il va, tout à l'heure, dénoncer à Brutus la conspiration qui menace Rome, ce sera pour obtenir une récompense, peut-être pour se venger; non pas certainement par aucun souci de Rome, de Brutus ou de la liberté patricienne.

Le marbre est médiocre. Comme simple épigramme, il serait sans reproche ; mais le statuaire a voulu nous donner un esclave révolté, et il n'a taillé qu'un avocat. A quel signe reconnaître l'esclave dans ce joli garçon de vingt-cinq ans, potelé, coquet, dont le visage heureux s'efforce inutilement d'exprimer la colère? La statue est datée du 23 juillet 1830. Elle est antérieure à la Révolution, et elle rappelle bien les libéraux de 1829 : quelque chose de déclamatoire et de faux ; un opprimé pourvu de rentes, qui fait son chemin dans l'opposition. Cet homme n'a pas l'habitude d'être nu, ni d'être humilié. Ce n'est pas l'esclave qui se redresse, c'est le démagogue qui pose. L'artiste, ou, pour parler comme Lafontaine, l'*artisan*, n'a pas su amaigrir son modèle, ni le fatiguer, ni le défriser. Il ne s'est pas même aperçu que ce modèle avait froid : Spartacus a la chair de poule, comme nos jeunes fils lorsqu'ils vont barboter *in naturalibus* chez Deligny pendant la Canicule, Regarde Vindex : il n'est pas plus gêné, et ne se ressent pas plus du grand air, que s'il portait double vêtement.

Je pourrais me livrer ici à des considérations utiles sur l'art contemporain, sur la décoration des jardins publics, et sur les mœurs. Je ne rechercherai pas pourquoi Spartacus a été placé devant le palais du roi. Louis-Philippe connaissait assez les hommes et cette espèce d'hommes pour ne rien craindre de celui-là, et pour s'en faire même une façon de garde du corps. Il le laissait à la porte, symbole expressif du démocrate qui postule un emploi de cour.

Mais je chercherai à deviner pourquoi nos peintres, nos sculpteurs ont un si grand goût de la nudité, et d'une nudité si nue ; et je te demanderai, maintenant que tu es magistrat et gardien de la morale publique, comment il se peut que ces nudités étalées partout ne choquent quasi personne. A droite et à gauche du Spartacus, regardant comme lui les fenêtres du palais, il y a une file d'individus fort fades et nigauds, nommés Phidias, Philopœmen, Caton (hommage au suicide), Cincinnatus, etc., tous parfaitement inconnus du peuple, ne disant rien qu'aux bonnes d'enfants, et dont les plus vêtus n'ont d'autre habillement qu'un casque et un baudrier. Quatre nymphes leur font face, plus jolies et plus élégantes, mais en toilette aussi sommaire. Tout ce qui les habille tiendrait à l'aise dans le képi d'un garde mobile.

N'est-il pas étrange que la meilleure société parisienne se promène, promène ses enfants, grands garçons et grandes filles, entre cette double rangée d'ombilics ?.... Je m'arrête. Ce n'est pas le sujet que je veux traiter, et les feuilletonnistes me diraient que j'offense leur pudeur. Je reviens à Vindex et à Spartacus.

J'avais toujours pensé, contrairement à ton avis, que ces deux personnages n'étaient pas cousins. J'en croyais là-dessus leurs physionomies plutôt que tes raisonnements ; et je disais, ce qui te fâchait encore, que Vindex finirait par écharper Spartacus. Si tu te souviens de ces vieilles disputes, tu ne liras pas sans intérêt un entretien assez orageux, mais d'autant plus parlementaire, que nos statues eurent ensemble dans la nuit du 25 au 26 juin.

Cette nuit-là, je campais aux Tuileries. Ma faction faite, je m'étais éloigné du poste pour me délivrer du *loustic* de la compagnie, fort brave homme, bien posé, bien élevé, chevalier de la Légion d'honneur, très conservateur, très libéral, mais le plus ordurier drôle en propos que j'aie rencontré jamais, et non moins esprit fort qu'obscène ; si bien qu'il faudrait le souffleter, si on ne le fuyait pas. Je me réfugiai précisément au pied de la statue de Vindex, où je m'adossai dans l'espoir d'y faire un somme. J'allais m'endormir. Les cris de nos sentinelles mesuraient sans le troubler le silence de la nuit, et déjà mes paupières, appesanties par la fatigue de ces terribles jours, s'étaient fermées, lorsque j'entendis les premiers mots du dialogue que tu vas lire. Je n'ai pas besoin de te dire si je fus étonné. Je n'eus aucunement à lutter contre le sommeil, tant que dura la conversation. Elle était assez intéressante, et on n'entend pas tous les jours causer des statues.

Je m'assure que tu ne mettras pas en doute la fidélité de ma mémoire. Si tu pouvais croire que je prête aux deux interlocuteurs des discours qu'ils n'ont pas tenus, fais-toi donner des nouvelles des clubs, parcours les livres et les journaux des républicains et des socialistes.

Je te recommande particulièrement ce petit passage du citoyen Proudhon :

« *Notre principe, à nous, c'est la négation de tout dogme; notre donnée, le néant. Nier, toujours nier, c'est là notre méthode : elle nous a conduits à poser comme principes, en religion l'athéisme, en politique l'anarchie, en économie politique la non propriété* ».

Je n'ai aucune autre remarque à faire. Il n'y a pas assez longtemps que tu as quitté les sociétés secrètes, citoyen procureur de la République, pour que tu aies la moindre peine à reconnaître, dans les discours de Spartacus, un fidèle écho de toutes tes anciennes doctrines politiques, religieuses et morales. En l'écoutant, je croyais t'entendre encore. Tu seras probablement affligé de voir à quel point Vindex, qui me paraît représenter assez bien certains socialistes, et non pas les moins importants, méconnaît votre patriotisme et vos sages intentions. Je ne juge pas votre querelle; je suis seulement le rapporteur exact de la cause.

Si d'autres que toi lisent ce dialogue, je les prie de ne point perdre de vue le lieu de la scène, ce jardin où tout respire le paganisme et le culte de la volupté ; et, à quelque distance des interlocuteurs, ce groupe de gardes nationaux, ces soldats de l'ordre, ces pères de famille qui s'endorment l'inquiétude au front, mais le sourire aux lèvres, après que l'un d'eux, l'un des plus instruits et des plus distingués, les a distraits des préoccupations de la guerre civile en leur contant des impiétés obscènes.

Salut et fraternité.

30 janvier 1849.

Vindex. — Enfin ils dorment, ces facétieux bourgeois! le feu de leur bivouac s'éteint; nous pouvons prendre quelque repos avant le jour. Profitons-en, et détirons-nous. (*Il bâille*). L'ennuyeux métier que d'être statue en un jardin public! Eh! Spartacus! donne-toi du relâche, mon garçon.

Spartacus. — Ce n'est pas le moment pour Spartacus de quitter sa pose : on égorge ses frères.

Vindex. — Qu'est-ce que tu appelles tes frères?

Spartacus. — Mes frères sont les vaincus.

Vindex. — Comment! tu es du parti de l'insurrection, toi?

Spartacus. — N'en suis-je pas toujours? Fait-on une barricade, renverse-t-on un gouvernement, que je ne sois aussitôt invoqué? Je n'ai place dans ce jardin des ex-tyrans qu'à titre de révolutionnaire. !

Vindex. — Tu me parais cependant aujourd'hui peu zélé pour les faubourgs.

Spartacus. — Je l'avoue, cette insurrection ne me satisfait pas autant que la dernière; je l'approuve surtout beaucoup moins que celle qui m'a conduit ici. Fassent les dieux que de perfides conseillers n'aient pas entraîné le peuple dans une sédition contraire à ses intérêts!

Vindex. — Vraiment?

Spartacus. — Oui, j'ai quelque peine à approuver cette révolte. Que veut le peuple? Il a la république, il a le suffrage universel ; tout citoyen est admissible à tous les emplois. Je ne vois pas ce que l'on peut raisonnablement exiger encore.

Vindex. — J'ai l'oreille fine, tu le sais. J'entendais tout à l'heure les discours que tiennent là-bas, sous la terrasse, les insurgés captifs.

Spartacus. — Que disent-ils?

Vindex. — Ces citoyens admissibles à tous les emplois se plaignent de n'être pas admissibles à toutes les tables.

Spartacus. — Ce sont des communistes. Je m'en doutais.

Vindex. — Et tu n'es pas communiste, Spartacus?

Spartacus. — Moi! j'ai horreur de cette secte impie. Je ne m'étonnerais pas que ses chefs fussent dirigés et soldés par les coryphées de la réaction.

Vindex. — Je parie que tu as entendu lire le *National* il n'y a pas longtemps?

Spartacus. — Ce soir même, on le lisait au bivouac. Un fort bon article! Quelle pépinière de talents que ce journal! Bastide, Clément Thomas, Génin, Duclerc, sont partis, et on ne s'aperçoit pas de leur absence. J'ai entendu aussi avec plaisir le capitaine de la garde nationale qui faisait la lecture. Par Mercure! ses commentaires étaient sages. Il disait vraiment de bonnes choses.

Vindex. — Quelque réactionnaire!

Spartacus. — Réactionnaire, un abonné du *National?*

Vindex. — Pourquoi pas?

Spartacus. — Allons donc! Ignores-tu que le parti du *National* a fait la révolution? Au langage du capitaine je l'ai reconnu franc républicain : il doit être même républicain de la veille.

Vindex. — Il a donc une place?

(*A suivre.*)

LE VIEUX A QUI ON A VOLÉ SES FILLES*

Le père alla aux informations. On le conduisit au couvent où il fut traité, lui modeste ouvrier, avec des égards et des honneurs qui le flattèrent. Puis les conditions étaient si avantageuses! Mais que diraient ses amis! Que pensera-t-on à la Loge du *Spread Eagle?* Bah! ce ne sont pas ses amis qui donneront du pain à ses filles, ni la Loge qui les entretiendra s'il venait à leur manquer. Il faut songer un peu à soi et aux siens, que diable! On ne renvoie pas la fortune comme ça!

On commença par deux heures chaque jour, puis ce fut quatre; et bientôt les religieuses se déclarèrent si satisfaites de leurs jeunes sous-maîtresses, qu'elles les gardèrent toute la journée, leur offrant même d'élever leur petite sœur pour rien. Quelle veine! Allez donc refuser ça! Le vieil ouvrier républicain, libre-penseur, un peu honteux, dut céder. « L'avenir des enfants avant tout », disait-il. Et voilà les trois *pretty French misses* au couvent des bonnes dames.

D'ailleurs, ca ne le gênait en rien ; il les retrouvait chaque soir au logis, affectueuses et tendres, jusqu'à ce qu'un soir, l'aînée ayant atteint sa majorité, il trouva la maison vide.

Le bonhomme attendit. Peut-être avait-elles été retenues pour une classe supplémentaire? Cependant elles étaient rentrées, on avait mis sur la table un couvert. Un seul couvert, pourquoi? Il attendit encore, il n'avait pas faim, il ne mangea pas. Il écouta les heures sonner tristement dans le silence de la maison. Dix heures! onze heures! Mais où sont-elles? Il monte dans leur chambre. Tout y est comme à l'ordinaire ; cependant des objets qu'il n'y avait pas vus encore heurtent ses yeux : *Un recueil de prières, un mois de Marie*, des images de saints : « Oh! oh! deviendraient-elles dévotes! Nous allons y mettre ordre. Oh! oh! »

Oui, bonhomme, mais l'ordre est mis avant toi. Une carte traîne à terre : *Le Rév. Père Aquilin, de la C. de J.* » Une autre dans un coin : « *Père Sensible* ». C'est l'ombre de la morte qui rit : « Encore un, mets ça dans ton sac ».

Et sur un morceau de carton à chapeau déchiré, il lit, les cheveux hérissés d'horreur, ces mots griffonnés au crayon à la hâte :

« Cher papa, ne vous tourmentez pas ; explications demain ».

Il court au couvent, frappe, tambourine, sonne : « Que demandez-vous, mon brave homme? on ne donne rien à pareille heure, passez votre chemin ».

Comme on le lui avait promis, le lendemain les explications arrivèrent.., datées de Boulogne.

« Nous voulions faire notre salut, nous ne le pouvions pas avec vous. Pardonnez-nous, nous avons dû prendre ce moyen et Claire a désiré nous suivre. Ne vous tourmentez pas, nous sommes bien heureuses ; nous vous écrirons et nous prierons pour vous. Adieu, cher papa, revenez à Dieu ».

Et voilà!

De temps à autre lui arrivèrent des nouvelles, tantôt du Nord, tantôt du Midi ; de Nancy, de Clermont, de Bordeaux, de Bruxelles, de Rome, de Madrid, de pieuses mains postaient les lettres à lui destinées. Il ne fallait pas laisser de trace et on n'en laissait pas. Puis les lettres devinrent rares, enfin elles cessèrent, Ses filles étaient heureuses avec le *Père Sensible* et le *Père Aquilin*.

Pour atteindre ces deux scélérats, il vendit son mobilier, sa montre, ses hardes. Il s'adressa à toutes les cours. On lui rit au nez comme au couvent des bonnes sœurs : « Était-on responsable de l'inconduite de ses filles? Le Père Aquilin, le Père Sensible! Personne ne les connaît! Passez votre chemin, mon ami ».

J'ai rencontré depuis le vieux ; sa tête est blanche comme les neiges de l'Etna ; sordide, crasseux, en loques, il promène la nuit, sa désolation. De quoi vit-il? On ne sait mais les larmes ont creusé sur ses joues deux profondes ravines. Comme il va par les rues pleurant et parlant tout seul dans une langue étrangère, les petits voyoux de Londres lui jettent des pierres et de la boue : « C'est le vieux *Frenchman* à qui on a volé les filles, disent-ils en riant, tapons dessus ».

Il évite instinctivement son ancien quartier ; cependant, une fois ses jambes l'y traînèrent, et il se trouva devant le couvent du *Sacré-Cœur de Marie*. Et comme il était arrêté, sanglotant, regardant la porte massive, une bonne âme ouvrit le guichet et lui remit deux sous. Il les prit machinalement; puis poussant un cri d'horreur, les jeta dans le ruisseau.

Mais le soir il revint pleurer à la grande porte, et comme il était là depuis une heure attroupant les passants, la même bonne âme ouvrit le guichet et lui dit avec colère :

— Allez-vous en donc, vieux voleur on vous a déjà donné.

(*Fin*) Hector France.

SCÈNES
DE LA
VIE DES OUVRIÈRES DE LONDRES

Chapitre extrait d'un roman de Walter Besant, *Les enfants de Gabaon*, Chatto and Windus, Piccadilly, London, 1888. (Traduit de l'anglais.)

Un « dressage » de deux jours est une punition bien sévère déjà ; la faute de Melenda devait être grave en vérité, car il se continua le troisième jour et aurait pu être prolongé, sans un incident qui se produisit tout à fait en dehors d'elle, car elle ne tenta de s'échapper ni ne s'évanouit ni n'exhala sa colère en paroles violentes. Elle restait calme et attendait. Le commis commençait à trouver que l'expiation avait assez duré, mais cela ne le regardait pas : les ordres étaient donnés en haut dans des bureaux où l'on se souciait aussi peu d'humanité vis à vis des ouvrières que ne s'en préoccupe une réunion de magistrats réglementant le régime des prisonniers et le costume des pensionnaires du work-house, ou le conseil d'amirauté faisant parvenir ses ordres aux matelots britanniques.

Ce fut Valentine qui mit un terme au martyre de la pauvre enfant.

Melenda n'étant pas encore revenue à midi le troisième jour, Valentine déclara qu'il fallait en finir à tout prix.

---

* *Les Va-nu-Pieds*, par Hector France. — Petite Bibliothèque universelle, 34, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Paris.

Il était bientôt une heure, Melenda se trouvait seule dans une sorte d'encoignure, un peu à l'écart des gens qui entraient et sortaient. Elle n'espérait plus rien, ne pensait à rien, sauf au coup de sept heures qui mettrait fin à ses souffrances de ce jour, envahie par la douleur physique, portant le poids de son corps, tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Quand elle aperçut Valentine à la porte, son sang reflua vers son pâle visage : Voici bien le moment, pensa-t-elle, de me glorifier de mon indépendance ! Valentine entra, parcourut des yeux le magasin, aperçut Melenda, et s'adressant au commis :

Est-ce, demanda-t-elle, par vos ordres qu'on endure ici ce supplice?

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Est-ce par vos ordres que l'on « dresse » ici les ouvrières ?

— Non. Les ordres viennent d'en haut.

— Pouvez-vous me dire où se trouve en ce moment le directeur en chef de cette maison ?

— Oh là là! ricana le garçon, c'est trop bon! Vous croyez peut-être qu'il va se déranger pour une ouvrière? rien que ça.

— Voulez-vous me conduire à lui ?

— Oh que non! ce serait plus que ne vaut ma place.

— Dites son nom.

— Pas la peine, lisez-le vous-même sur la plaque, à la porte.

Il entrevoyait vaguement à travers le brouillard de la routine qui voilait son intelligence, peut-être pas plus obtuse qu'une autre, que celle-ci était une vraie dame et qu'il y aurait du bruit.

Il y en eut en effet, mais pas trop, parce que réellement on ne saurait attendre du Directeur en chef d'un grand établissement qu'il dérobe aux affaires une partie de son temps si précieux, au profit d'une de ses plus humbles ouvrières. Il ne peut la vendre comme il vendrait un écheveau de soie. Il peut l'acheter, il est vrai, et même très bon marché, et l'user en peu de temps, et la « dresser » si elle est négligente, et la réduire au « salaire de famine », en un mot lui faire rapporter tout ce qui est possible tant qu'elle dure et il n'y manque pas.

Au bout de dix minutes Valentine reparut, accompagnée d'un monsieur âgé à l'aspect bienveillant.

— Vous allez voir vous-même, fit-elle, indignée. Vous ne pouvez récuser la responsabilité des cruautés abominables commises en votre nom. Désavouez-les, si possible.

— Cruautés, vraiment, ma chère demoiselle, cruautés chez moi ! c'est absurde. Voyons ces cruautés (Il examina sa carte, Miss Valentine Eldridge).

Je suis la fille de Lady Mildred Eldridge, touchant instinctivement le point sensible. Maintenant, monsieur, vous plaît-il de me dire si c'est par vos ordres que cette fille a été forcée de se tenir ici, debout, pendant trois jours, de neuf heures et demie du matin, à sept heures du soir, près de dix heures par jour, sans avoir pu quitter la place ni s'asseoir ! se tenir debout, sans nourriture, de 9 heures à 7! Oseriez-vous en faire autant à votre propre fille ?

— Réellement, c'est très....

— Pendant trois jours, oh! Valentine était arrivée à un tel degré d'exaspération qu'elle en disait maintenant plus qu'il n'eût été sage.

— Comprenez-vous tout ce que cela implique, rester dix heures sans changer de place ? Savez-vous qu'on lui a gardé pendant tout ce temps l'argent qui lui était dû? Vous avez ce droit de lui payer le « salaire de famine » et de la surmener, avez-vous celui de la torturer ?

— Un moment, miss Eldridge. Il fit signe au commis et passa avec lui dans l'arrière-boutique pour l'interroger.

J'apprends, dit-il, en revenant, que cette fille n'a pas reçu l'ordre de rester debout, mais d'attendre ; rien ne l'empêchait de s'asseoir ou de sortir, si elle l'eût voulu, pour aller prendre ses repas ; et si on a retenu son travail, c'est en punition, punition bien méritée, d'une très coupable négligence. Dans ces circonstances, j'espère que vous voudrez bien rétracter les paroles violentes qui vous sont échappées.

Il s'exprimait avec beaucoup de dignité, mais son dépit était visible.

— Je n'en ferai rien, et votre excuse n'est pas soutenable. Il est faux que cette fille eût le droit de sortir. Elle a été martyrisée de propos délibéré. C'est une habitude dans vos ateliers de torturer les malheureuses ouvrières sans protection.

— En tout les cas, cela ne nous arrivera plus avec celle-ci. On va lui payer ce qui lui est dû, et elle pourra vous suivre. Son nom sera rayé de nos livres, puisque pour vous discipline veut dire cruauté, Miss Eldridge, emmenez votre protégée, je regrette de ne pouvoir désormais lui être utile.

Rien ne peut se comparer à la majesté avec laquelle il prononça ces paroles. Il prit son chapeau et se retira. Ce ne fut qu'après son départ que Valentine pensa à la réponse qu'elle aurait du lui faire, réponse qui n'eût jamais été à la hauteur de l'attitude du vénérable personnage.

— Tout est fini, à présent, dit le commis. Dieu que d'embarras pour une fille qu'on « dresse ! »

— Apporterez-vous une chaise à la prochaine que vous « dresserez? » demanda Valentine.

— Que voulez-vous, mademoiselle, répliqua-t-il, se rappelant la leçon du patron : je lui ai dit d'attendre, et non de se tenir debout. Allons-nous en, dit Melenda, peu importe, ce atelier n'est pas le seul.

Elles s'en allèrent, Valentine très malheureuse de se sentir en faute. Pour la première fois de sa vie elle s'était mise en colère, et contre un vieillard connu à Londres pour son active bienfaisance, elle était allée le trouver chez lui, l'accusant d'être cruel, de payer insuffisamment ses ouvrières, de les surmener. Pris au dépourvu par sa véhemente indignation, le bon vieillard n'avait pu se refuser à la suivre quand elle lui avait offert de lui démontrer la vérité de ses allégations.

Il avait du monde à dîner ce soir-là, et il devait se sentir mal à l'aise en dépit de son maintien noble et grave, car il parla beaucoup du salaire des femmes, régi nécessairement, personne n'en doute, par le nombre de bras à occuper d'abord, par la somme de production ensuite. Il serait pourtant, disait-il, désirable de trouver un biais par lequel, sans violer cette loi d'économie politique, le salaire des femmes fut un peu plus libéralement réparti. Il ne mentionna pas l'histoire du « dressage », à cause de quelques détails qui le gênait ; il ne pouvait chasser de son souvenir la pâle figure et les membres tremblants de la jeune fille qu'il venait de voir après cette épreuve, et puis il avait peur des journaux, Miss Eldridge avait peut-être des amis qui ébruiteraient le fait, et rien ne peut déplaire davantage aux hommes d'affaires ou aux commerçants, depuis le grand manufacturier jusqu'au dernier zingueur ou cabaretier, que la publicité donnée à leurs agissements : il y a tant de questions délicates que le mauvais vouloir peut faire interpréter sous un jour désagréable. Il existe même entre tous ces gens-là une sorte de franc-maçonnerie tacite que l'on pourrait illustrer par ce proberbe : « Ne perçons pas le bateau qui nous porte, quelque tort que l'un de nous puisse avoir, sous peine de tomber tous ensemble ».

(fin)

LE VIEILLARD ET L'ANE

Un vieillard, sur son âne, aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant.
Il y lâche sa bête ; et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite :
« Fuyons, dit alors le vieillard.
— Pourquoi ? répondit le paillard,
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
— Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
— Eh! Que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois!
Sauvez vous et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon françois ».

(Fables) LA FONTAINE.

MÉLANGES & DOCUMENTS

Si l'on mettait devant les yeux de chacun les douleurs et les tourments épouvantables auxquels sa vie est continuellement exposée ; à cet aspect, il serait saisi d'effroi, et si l'on voulait conduire l'optimiste le plus endurci à travers les hôpitaux, les lazarets et les chambres de torture chirurgicales, à travers les prisons, les lieux de supplices, les écuries d'esclaves, sur les champs de bataille et dans les cours d'assises, si on lui ouvrait tous les sombres repaires où la misère se glisse pour fuir les regards d'une curiosité froide, et si enfin on le laissait regarder dans la tour affamée d'Ugolin — alors, assurément, lui aussi finirait par reconnaître de quelle sorte est ce *meilleur des mondes possibles*.

Arthur SCHOPENHAUER.

***

Un terrible syllogisme me tient ensorcelé, et si je ne puis réfuter cette prémisse : « *que les hommes ont bien le droit de manger* », je suis forcé de me soumettre aussi à toutes ses conséquences. En y songeant, je cours risque de perdre la raison, je vois tous les démons de la vérité danser en triomphe autour de moi, et à la fin un désespoir généreux s'empare de mon cœur, et je m'écrie : Elle est depuis longtemps jugée, condamnée, cette vieille société. Que justice se fasse! Qu'il soit brisé, ce vieux monde, où l'innocence a péri, où l'égoïsme a prospéré, où l'homme a été exploité par l'homme! Qu'ils soient détruits de fond en comble, ces sépulcres blanchis, où résidaient le mensonge et l'iniquité!

(*Lutèce*, 1855) Henri HEINE.

***

Le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de chasser incessamment l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience.

P. J. PROUDHON.

***

Il y a dans le monde des choses plus luisantes que l'or ; des choses plus nobles que la renommée ; c'est d'être inconnu, de mourir silencieux. En avant pour la lutte, anonymes et seuls ; conduisons le monde vers le progrès, nous aurons assez fait, si cela réussit ; vivons et mourons pour le droit.

Joaquin MILLER.

***

L'Humanité a tout trouvé à l'état sauvage : les animaux, les fruits, l'amour !

Ed. et Jules de GONCOURT.

***

M. Monod, directeur de l'Assistance publique, vient de communiquer au Congrès les résultats de l'enquête qu'il a faite sur les aliénés en observation dans les hôpitaux et les hospices ordinaires de tous les départements. Les rapports des préfets et des sous-préfets sont remplis à ce sujet de révélations d'une gravité exceptionnelle sur 121 aliénés qui se trouvaient le 19 février 1889 dans les hospices et les hôpitaux ordinaires : 40 y étaient séquestrés depuis cinq jours ; 28 depuis huit jours ; et 25 depuis plus d'un mois. Dans un hôpital, on a trouvé un aliéné qui y était en observation depuis 72 jours, dans un autre depuis huit années. Enfin à C., la séquestration datait de 86. Les cellules affectées aux aliénés en observation sont le plus souvent situées loin du bâtiment de l'hôpital et dépourvues de toutes surveillance, ce sont généralement des cabanons sans moyens de chauffage, à peine éclairés, et où les aliénés, à peine vêtus, sont couchés sur la paille.

(*Progrès médical*, 31 août 1889).

L'Imprimeur-Gérant : J. GRAVE.